



« La Tournée des
traducteurs :
France-Roumanie,
deux imaginaires
dans un
programme
novateur »

LAURE HINCKEL /
CRISTINA HERMEZIU

Dans le cadre de la Saison France-Roumanie 2018-2019, Laure Hinckel, traductrice, et Cristina Hermeziu, journaliste, ont organisé la Tournée des traducteurs, une initiative originale qui a permis de présenter la littérature roumaine au public français par le biais de ses traducteurs. Ensemble, elles reviennent sur cette expérience à la fois riche et mouvementée.

Cristina Hermeziu : Quelle a été ta motivation première pour entreprendre avec moi ce vaste périple à travers la France, destiné à promouvoir la littérature roumaine ? Pour moi comme pour la plupart des gens, il nous semble que les traducteurs littéraires ont leur zone de confort, devant leur ordinateur, et qu'il leur est difficile d'en sortir...

Laure Hinckel : Mon métier de traductrice littéraire est en effet exigeant, chronophage, et il est toujours mieux que je puisse me concentrer à plein temps sur mon travail en cours. Mais il faut aussi savoir s'éloigner de l'ordinateur et accepter de rencontrer le public. Par ailleurs, au moment même où l'on se concentre pour donner à un livre sa version française, on doit aussi dégager du temps pour les relectures et corrections du livre précédent. Et parfois s'y ajoute le travail à faire en urgence sur une ancienne traduction qui reparait en poche. Je me suis retrouvée dans ce cas de figure quand la tournée a commencé en décembre 2018. Impossible pour autant de renoncer à quoi que ce soit. Donc, lorsque tu m'as proposé en décembre 2017 de concevoir avec toi un projet culturel permettant de donner

de la visibilité aux auteurs roumains traduits en français, j'ai tout de suite accepté. Il s'agissait d'un drôle de défi : donner à la programmation de la Saison France Roumanie un volet littéraire. Nous avons travaillé à l'aveugle, puisque nous ne savions pas quels étaient les autres projets en cours. C'est lorsque nous avons été labellisées que nous avons réalisé que notre programme était le seul à mettre en valeur la littérature roumaine traduite par ses traducteurs !

Je trouve motivant de parler des livres que j'ai fait naître en français. Je n'occulte jamais le caractère organique de cette création particulière qu'est une traduction. C'est à l'accouchement d'un nouvel objet littéraire que nous procédons. Et moi, j'aime bien parler de ces enfants-là. Mais j'avoue qu'il m'arrive assez rarement d'évoquer les tréfonds de mon travail, car c'est très intime et il faut trouver le bon contexte pour le faire. Lors des escales de notre tournée, en fin de compte, je me suis effacée devant le livre et son auteur. Il importait avant tout de communiquer l'envie de découvrir ces auteurs que j'aime, et non pas de parler du processus de traduction ni de mes dilemmes. Mais cette zone intime, de réflexion sur le texte au moment où je l'écris, figure dans mes notes de traduction. Il y a quelques années, j'avais commencé à publier sur mon blog des carnets de traduction. Il faudrait que j'aie le temps de recommencer sur celui d'aujourd'hui, *La part des anges* (laurehinckel.com).

Donc, ma motivation pour partir en tournée avec toi tient bien sûr au fait que c'était avec toi et pas avec quelqu'un d'autre, mais aussi à la nécessité que je ressens de faire connaître cette partie du vaste domaine étranger qu'est la littérature roumaine. Car il faut bien se dire que c'est une terra incognita pour la plupart des lecteurs. C'est bien pourquoi tu as eu cette idée de sortir les livres du placard... On dit que le roumain est une « petite langue » ou une « langue rare », mais cela ne veut pas dire petite littérature... Selon nous, c'est même tout le contraire. Et pourtant, personne n'est jamais capable de citer le nom d'un écrivain roumain contemporain. Quand c'est le cas, on écorche le nom de l'auteur... Les gens confondent Bucarest et Budapest... Ils pensent que le roumain s'écrit en caractères cyrilliques... Dans le pire des cas, c'est un mouvement de gêne ou de répulsion que l'on rencontre lorsqu'on évoque la littérature roumaine... Les incompréhensions sont profondes...

Mais toi, Cristina, qui m'as embarquée dans cette aventure d'un an et demi d'efforts monumentaux, quels étaient ta motivation, ton moteur pour engager cette Tournée ?

C. H. : Au-delà de mes études littéraires à l'université et de ma profession de journaliste, je suis restée toujours et avec joie accro à la littérature. Je me suis installée en France il y a quelques années et chaque fois que l'on me demandait : « Mais d'où vous vient votre accent ? », j'avais envie de répondre : « Je viens de la littérature... roumaine. » Eh oui, ce sont les écrivains (et les artistes en général) qui savent mieux pourquoi et comment on est au monde, je leur fais entièrement confiance et je prends un plaisir immense à déchiffrer, à travers les chroniques de livres que j'écris, ou en donnant à découvrir des auteurs lors des rencontres que j'anime, la richesse infinie des émotions propres aux êtres humains, tissées dans leurs livres. Tu as raison, à part Cioran – le plus grand styliste de la langue française, disent certains ! –, à part Ionesco, le fondateur du théâtre de l'absurde, ou encore l'envoûtant Panaït Istrati, tous les trois d'origine roumaine mais ayant écrit en français, quels autres écrivains de la littérature roumaine contemporaine peut-on citer ou remarquer aujourd'hui en France ? Pourquoi sont-ils intéressants à lire ? Quelles émotions, quelles visions du monde ont-ils à proposer ?

Je suis arrivée en France avant l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne, pour des études post-doc en sémiologie des médias à l'Université Panthéon Assas Paris II, et j'y suis restée comme journaliste correspondante à l'étranger. J'ai été témoin d'un phénomène qui s'est mis en place petit à petit, et toi, Laure, tu es pour quelque chose dans cette affaire : on a commencé à combler un vide, à traduire de la littérature roumaine contemporaine ; des auteurs de Roumanie – des références pour moi et pour ma génération – étaient publiés par des maisons d'édition prestigieuses. Ce fut le cas de Gabriela Adameşteanu chez Gallimard, de Norman Manea au Seuil, ou encore de Mircea Cărtărescu chez Denoël et P.O.L. Quelle joie de pouvoir les chroniquer en français, notamment dans le magazine littéraire en ligne *ActuaLitté* ou sur mon blog *ZoomFranceRoumanie* (<https://zoomfranceroumanie.wordpress.com/>). Quel bonheur de pouvoir rencontrer les auteurs roumains, invités à Livre Paris ou au

Salon du livre des Balkans, de les présenter au public français et d'y animer des débats littéraires. J'ai fait partie de l'équipe qui a préparé en amont le Salon du livre de Paris où, en 2013, la Roumanie a été le pays invité d'honneur, tandis que tu étais la conseillère littéraire du CNL. Il faut le rappeler, avant et surtout après cette date, plus généralement depuis une vingtaine d'années, plus de deux cents titres de la littérature roumaine¹ ont été publiés en français, grâce au travail d'orfèvre de traducteurs passionnés comme toi, ou comme tous ceux – huit, je crois – qui ont accepté d'embarquer dans notre montgolfière littéraire pour faire escale dans les librairies de France, heureux de parler de leur travail et de la littérature roumaine... Parmi ces excellents écrivains roumains d'aujourd'hui, traduits et publiés en France, certains ont reçu des prix littéraires, tels Norman Manea, Florina Ilis, Ioana Pârvulescu, Matei Vișniec, etc. D'autres ont suscité des pages enthousiastes de la part des critiques littéraires, tels Gabriela Adameșteanu, Ana Blandiana, Mircea Cărtărescu, Marta Petreu, Cătălin Pavel, Răzvan Rădulescu, Lucian Dan Teodorovici, Horia Ursu, et la liste est longue... On peut donc parler d'un trésor littéraire qui existe déjà mais qui est en quelque sorte enseveli sous la profusion et l'abondance de l'offre sur le marché éditorial français, où l'on publie énormément, certes des livres à couper le souffle mais aussi beaucoup d'auteurs médiocres, venus du monde entier d'ailleurs. Je me suis alors dit que dans le contexte favorable offert par cette vaste opération de dialogue culturel représentée par la Saison France-Roumanie 2018-2019, il fallait imaginer un dispositif qui s'empare de ce trésor littéraire roumain pour essayer de faire redécouvrir aux différents publics français les auteurs déjà traduits et, en même temps, pour rendre hommage au travail colossal des traducteurs. Ces passeurs passionnés, véritables ambassadeurs de deux cultures, roumaine et française, sont à mon avis souvent et injustement oubliés sur les différentes scènes littéraires. J'aime bien quand tu définis la traduction comme « l'accouchement d'un nouvel objet littéraire ». En France, environ 20 % des nouveautés qui paraissent au cours d'une année sont des traductions. Imagine-t-on un peu le

1 Y compris les classiques du début du XX^e siècle (Eliade, Cioran, Ionesco) constamment réédités.

vide créé sur les étagères des bibliothèques, dans les rayonnages des librairies et dans l’imaginaire des lecteurs sans l’existence de ces doubles des écrivains – les traducteurs ?

Notre dispositif de promotion de la littérature roumaine, baptisé « La Tournée des traducteurs », s’est placé sous le signe du chiffre 9 – neuf étapes (neuf lieux d’accueil dans neuf villes de France), neuf intervenants (huit traducteurs et une modératrice), et neuf thèmes littéraires – mais, en tout, ce sont une trentaine d’auteurs roumains et une cinquantaine de titres traduits en français qui ont été représentés. Beaucoup d’acteurs, donc, et aussi beaucoup d’institutions... Et pour nous, combien d’appréhensions, combien de joies aussi sur le terrain ? Quelles ont été les tiennes ?

L. H. : Je craignais de ne plus avoir le temps d’écrire pour moi, et en effet, la préparation de notre tour de France a largement entamé le temps déjà restreint que j’avais pour mes travaux. J’ai eu du mal à respecter l’engagement que j’avais pris, avec toi d’abord, avec les institutions roumaines qui ont subventionné notre tournée², mais aussi avec la Saison France Roumanie qui nous a accordé le label de la Saison. Pendant que tu t’occupais du planning des traducteurs et des thèmes, je concevais et réalisais les affiches, que j’envoyais aux librairies pour qu’elles soient installées dans leurs vitrines à l’avance, afin d’informer le public, j’écrivais les communiqués de presse, je concevais et j’alimentais le site compagnon de la tournée, <https://tourneedestradeurs.com/>. Je me suis également occupée de fournir les billets de train – c’est fou le temps que ça prend, de faire des réservations et des paiements en ligne pour plusieurs personnes qui partent d’endroits différents et qui doivent se retrouver devant la librairie de Blagnac ou de Strasbourg à l’heure dite... Il y a aussi les réservations d’hôtel à gérer, le cas échéant... C’est paradoxal : la tournée devait être un moment littéraire et j’ai baigné dans

2 L’Institut culturel roumain (ICR) a rémunéré les rencontres en librairie de tous les traducteurs participants et de l’animatrice des débats. Le Cennac a rémunéré le travail de conception et d’organisation des deux porteuses du programme. Le ministère des Affaires étrangères de Roumanie a payé le transport des traducteurs et de l’animatrice.

la logistique, de bout en bout. Je conseillerais à quiconque voudrait s'inspirer de notre expérience de bien mesurer l'engagement que ça représente...

Heureusement, dès que l'on se retrouvait dans le train, la machine à rêver se remettait en marche et j'étais concentrée sur la manière d'aborder le mieux possible les livres traduits que je devais évoquer en public avec mon binôme et sous ta direction d'animatrice des rencontres. Mon objectif constant : donner envie. Donner envie de chercher les livres de nos auteurs, donner envie de les lire pour ce qu'ils sont : des livres avec des histoires d'amour, de guerre, de patience, de jalousie, de rêverie, des livres sur l'enfance, sur la vie et sur le sens qu'elle prend pour chacun d'entre nous. Pas des livres « sur la Roumanie ». Je ne vois pas l'intérêt d'enfermer les auteurs dans une nationalité. En dehors des guides de voyage ou des livres d'art, cette expression n'a pas vraiment de sens. Certes, on peut surprendre des aspects de la réalité sociologique d'un pays, en l'occurrence la Roumanie, dans les romans écrits dans cette langue. Mais la littérature a un objectif bien plus vaste, tout le monde est d'accord là-dessus, n'est-ce pas ? On aura encore l'occasion d'en débattre, je le sens...

À ce propos, j'aimerais soumettre la proposition suivante à notre ministère de la Culture : que dorénavant tous les moteurs de recherche des catalogues de toutes les bibliothèques disposent d'un onglet de recherche permettant de trouver les livres par langue de traduction. Tu comprends ce que je veux dire ? Il y aurait un élément de recherche intitulé « traduit de » : « traduit de » islandais, « traduit de » japonais, « traduit de » hongrois, etc. Et bien sûr « traduit de » roumain. Actuellement, c'est possible sur le site de la BnF, mais ailleurs ? Il me semble que si les lecteurs avaient cette possibilité, ils pourraient explorer des domaines de la littérature étrangère à volonté... Nous avons des lecteurs curieux, en France. Faisons en sorte de les aider, non ?

Donc, la joie principale a été de pouvoir lever un bout du voile sur ce que cette littérature a de meilleur, derrière l'étiquette et les incompréhensions. Il faut bien se rendre compte qu'au cours de ces derniers mois, j'ai quand même rencontré des gens qui pensaient que pour amener du public lors des rencontres autour de la littérature

roumaine, il fallait piocher dans la communauté roumaine vivant en France... Quelle vision étroite de la littérature étrangère !

Et pour toi aussi, gérer cette importante masse de travail a été un défi, j'en suis sûre...

C. H. : Je rebondis d'abord sur ta suggestion d'introduire une possibilité de recherche « traduit de » dans les catalogues des bibliothèques. Bonne idée ! Il me semble que ça existe déjà d'une autre manière, moins visible. Par exemple si on tape le mot-clé « roumain » ou « Roumanie », le moteur de recherche trouve vite les occurrences disponibles, les titres dont la langue-source a été le roumain, dans telle ou telle bibliothèque. Il est vrai par contre que le classement dédié « traduit de » pourrait d'une part stimuler les lecteurs à chercher la diversité dans le champ de la littérature et, d'autre part, donnerait plus de visibilité et rendrait hommage au travail des traducteurs en soi ainsi qu'une légitimité symbolique de plus à ce beau métier. Qu'on se rappelle d'ailleurs la bataille que les traducteurs mènent pour que leurs noms figurent sur la couverture des livres ! « Traduit par » est aujourd'hui une étiquette logique, mais il n'y a pas longtemps ce n'était pas si évident que ça...

L. H. : Je suis en effet convaincue que cette idée vaudrait la peine d'être creusée. Les résultats qui sortent avec « roumain » ou « Roumanie » ne sont pas du tout satisfaisants et ne permettent pas d'orienter vers la création littéraire contemporaine...

C. H. : Je reviens maintenant sur notre investissement dans ce projet. Oui, le temps engagé dans l'organisation de ce programme itinérant, je le confirme, a été conséquent ! Il a fallu trouver d'abord des partenaires sensibles à la littérature roumaine contemporaine – des libraires, des médiathèques ou autres structures culturelles – à Lyon, Lille, Bordeaux, Marseille, Blagnac, Saint-Denis, Beaune, Strasbourg ou encore Chartres, croiser ensuite les disponibilités de tous les traducteurs impliqués – Marily Le Nir, Philippe Loubière, Mirella Patureau, Nicolas Cavailès, Mariana Negulesco, Florica Courriol-Ciudaru et Jean-Louis Courriol : un véritable exploit ! Des craintes ? Des tonnes ! Est-ce que les livres seront là, présents sur place, lors de

chaque rencontre, liés à la thématique proposée ? C'était par exemple, « Couples. La force du destin » à Lyon, « La géopoétique des villes » à Marseille ou encore « Cherchez la femme » à Lille... Notre appréhension était pertinente puisque le but de notre Tournée des traducteurs était que ce « trésor caché » remonte à la surface, qu'il soit visible sur les tables, pour esquisser un panorama de la littérature roumaine à travers des titres traduits et publiés les vingt dernières années – au lieu de glisser comme cela se fait d'habitude sur les nouveautés du moment et uniquement sur cela.

Nos partenaires, les libraires – Decitre à Lyon, Maupetit à Marseille, Kléber à Strasbourg, Des hommes et des livres à Beaune, Au fil des mots à Blagnac, Mollat à Bordeaux, Place Ronde à Lille, L'Esperluète à Chartres ou encore la médiathèque de Saint-Denis ont très bien joué le jeu. Qu'ils en soient remerciés ! Des dizaines de titres ont été commandés et exposés avant notre arrivée. Le public et les lecteurs venus à ces rencontres ont pu les feuilleter et les acheter... Dans la vitrine de la librairie Maupetit à Marseille, c'étaient plus de quinze titres de grands auteurs roumains d'hier et d'aujourd'hui comme Mircea Cărtărescu ou Mihail Sebastian, Norman Manea ou Mircea Eliade, Matei Vișniec ou Cezar Petrescu, Ioana Pârvulescu ou Max Blecher : cette vision restera pour moi l'une des plus belles émotions parmi toutes celles qui ont accompagné et légitimé notre travail sur ce programme novateur.

L. H. : Nos escales ont été des moments magiques et très contrastés. Chez Kléber à Strasbourg, nous avions l'affiche de la rencontre en vitrine mais, dans la salle, aucun des livres autour du thème ! En revanche, une bonne soixantaine de personnes étaient là. Et nous avons eu les honneurs du journal local le lendemain. C'était très important pour justifier notre travail aux yeux de nos financeurs. À Beaune, pour notre première escale, Amandine Gotti, l'âme de la librairie, avait réalisé une magnifique table et nous avons été, Marilyn le Nir et moi, sous le feu roulant des questions du public. Certains étaient venus de Dijon ! À Strasbourg, un monsieur était venu de Metz ! À Lille, Fabienne Van Hulle, la libraire de Place Ronde, a fait un « coup de cœur » pour les textes que je présentais avec Philippe Loubière. Nous avons lu des extraits, Philippe de *L'Été où maman a*

eu les yeux verts, de Tatiana Tibuleac, et moi de *Hôtel Universal*, de Simona Sora, deux autrices pour un thème consacré aux femmes... Et quels beaux échanges avec le public, plus restreint en nombre, mais si intéressé. Quant à Marseille, quel bonheur : il y avait à la fois les livres avec la vitrine que tu as mentionnée, le public, les questions... Tout ça s'est fini autour d'une table et d'un verre de Prosecco avec une partie de notre public enthousiaste. Ce qui est bien, c'est que nous avons laissé une trace bien vivante à la fois chez des libraires merveilleux, mais aussi sur Internet : un de nos objectifs était de rendre notre travail accessible, attrayant et rempli d'informations destinées à rester disponibles. Les textes publiés dans le « carnet de bord » qu'a été le site de la tournée sont à la fois documentés et sensibles : je m'y suis vraiment confiée sur les impressions que j'ai eues lors de chaque escale.

C. H. : Je crois en effet que ce « carnet de bord » arrive à rendre compte de chaque rencontre telle que nous l'avons vécue et cette part de subjectivité assumée fait partie de l'enjeu de ce projet. Par exemple, si j'ai proposé telle ou telle thématique, ce fut en fonction bien sûr de la diversité des auteurs et des ouvrages déjà traduits ; mais cela ne veut pas dire que j'aie épuisé tous les titres disponibles, j'ai fait des choix, la littérature est toujours affaire de choix, de goûts, de sensibilités, de subjectivités et de découvertes diverses. Tu viens d'évoquer le dialogue et la relation avec les publics venus nous voir lors des soirées et je partage complètement tes coups de cœur et ton enthousiasme. Te rappelles-tu, dans ta voiture, vers Beaune, en Ouigo vers Strasbourg ou vers Marseille, on mettait les derniers marque-pages pour préparer des extraits à lire et on revenait constamment à cette préoccupation, pleine d'espoir certes, mais avec une appréhension sur le fil du rasoir quand même : le public sera-t-il au rendez-vous ? Dans quelle mesure est-il intéressé par la littérature roumaine ? Et finalement, ça valait le coup d'imaginer pareille aventure humaine et littéraire, tellement les questions des lecteurs et du public aux traducteurs nous ont fait chaud au cœur ! Elles témoignent d'une curiosité et d'une ouverture attachante vers un métier – il faut dire les choses – pas suffisamment connu et valorisé : comment les traducteurs en sont-ils venus à traduire de la lit-

térature roumaine, eux qui ne sont pas nés en Roumanie ? Comment choisissent-ils l'auteur à traduire, comment convaincre un éditeur français de publier un auteur roumain inconnu en France ? Telles ont été les questions les plus récurrentes. De passionnantes problématiques littéraires ont émergé également : l'humour et l'absurde font-ils partie de l'ADN de la littérature roumaine ? Belle question posée par quelqu'un lors de la rencontre à la Librairie Mollat de Bordeaux, où les traductrices Mirella Patureau et Florica Courriol ont évoqué des personnages en rupture de société et le rapport fort entre le roumain et le français quand il s'agit de traduire « des voix libres » – parfois argotiques – et des cris violents, comme celles/ceux de Nicoleta Esinencu (*Fuck you, EU.RO.PA !*), Savatie Baştovoi (*Les enseignements d'une ex-prostituée à son fils handicapé*), Iulian Ciocan (*Le Royaume de Sacha Kozak*) ou encore Tatiana Țîbuleac (*L'Été où maman a eu les yeux verts*), entre autres... Et la question du lecteur fut le ferment pour convoquer, dans la joie, davantage de titres, d'autres écrivains puissants, des surréalistes et des dadaïstes, ou encore le fondateur du théâtre de l'absurde Eugène Ionesco, sans oublier un grand dramaturge d'aujourd'hui, Matei Vişniec, auteur d'un théâtre bouleversant, dont la poésie de l'atrocité remue les tripes.

Et justement, Laure, toi qui connais intimement la littérature roumaine pour avoir traduit une dizaine d'auteurs, une vingtaine de livres, des classiques et des modernes, des chefs d'œuvre et des nouvelles voix : en quoi la littérature roumaine peut-elle séduire les lecteurs français ? Quelles sont d'après toi ses lignes de force ? On sait bien que l'on ne peut pas généraliser, donc tu as carte blanche pour parler des auteurs qui te tiennent à cœur...

L. H. : En effet, on ne peut pas généraliser. Et même si je parle avec plaisir des traductions de mes collègues, comme eux aussi parlent des autres que les leurs (je souligne que cela représente un énorme pas en avant, car nous avons besoin de nous soutenir à l'intérieur de notre langue de travail commune, avec honnêteté – eu égard aux auteurs que nous devons représenter à la hauteur de leur talent – mais aussi avec générosité et ouverture en laissant de côté la course à l'échalote de professionnels en concurrence), je ne peux être vraiment l'ambassadrice que des auteurs dont je propose et traduis les

livres, évidemment. Plusieurs ouvrages peuvent séduire les lecteurs français, et pas seulement des romans – mais de nos jours, c'est ce que les lecteurs demandent en premier à leur libraire.

Prenons par exemple Lucian Dan Teodorovici. Son roman *L'Histoire de Bruno Matei* apporte tout ce dont rêve le lecteur de littérature étrangère : un personnage très attachant, dans un contexte qui « parle » puisque c'est l'époque stalinienne, avec une vie aux tribulations riches de péripéties – Bruno part étudier l'art des marionnettistes en Italie contre l'avis de son père, il rentre à Bucarest après la guerre et se fait emprisonner suite à un terrible quiproquo, il connaît l'engrenage des procès staliniens et le goulag, puis, lorsqu'il retrouve la liberté, c'est en amnésique serré de près par un troublant agent des services de répression... Le lecteur craint pour la vie de Bruno (qui est souvent appelé « le Brun »), et se demande ce que deviendra l'espèce d'histoire d'amour qui se noue entre lui et Elisa... ça, c'est du roman !

Ou encore un roman de Dan Lungu, *Je suis une vieille coco !* On va rire des réflexions et des souvenirs d'Emilia, dont la fille partie vivre au Canada ne comprend rien à la nostalgie qu'elle éprouve, elle, pour l'époque d'avant la fin de la dictature, parce que c'est cette période qui a permis à notre Emilia de monter dans l'échelle sociale...

Bien entendu qu'on va « apprendre des choses » sur la société, le pays, son histoire... Mais, encore une fois, ce n'est pas pour ça qu'on devrait lire des livres d'auteurs roumains... Je me pose toujours cette question qui vraiment me taraude : quand je lis un livre de Mario Vargas Llosa, jamais je ne me dis : « Ah tiens, en me plongeant dans *La Ville et les chiens* ou *L'Homme qui parle*, je vais apprendre des tas de trucs sur les tribus amazoniennes et sur la sociologie des milieux écoliers à Lima. » Quand je prends un David Lodge, je ne le fais pas pour m'imprégner de connaissances sur la vie des universitaires britanniques. Pas plus qu'en lisant *Brooklyn Folies* de Paul Auster je ne vais m'informer sur ce quartier de New York... Alors pourquoi me demande-t-on justement cela, à moi, traductrice de roumain ? J'espère que je me fais comprendre, Cristina. Tu as bien vu, lors des neuf rendez-vous en France, c'est ce que j'ai tenté de faire passer : mon amour pour tel ou tel livre pour ce qu'il est, avec ses personnages, son histoire, son style. Pas pour le drapeau qu'il est censé traîner derrière lui.

Un autre livre formidable qui fait partie de la rentrée littéraire 2019 chez Noir sur Blanc : *Solénoïde*, de Mircea Cărtărescu. Un prof déclassé dans une lointaine banlieue rédige son journal pour trouver une issue à notre monde. Une issue concrète, une espèce de porte pour sortir de la dimension cruelle de notre condition humaine. C'est merveilleux. C'est du lourd, de la littérature XXL avec une écriture splendide que j'espère avoir rendue dans toutes ses nuances de couleurs. Avec ce nouveau livre, qui a déjà fait un tabac dans d'autres pays européens et qui marque une nouvelle étape de son histoire éditoriale en France, Mircea Cărtărescu deviendra pour les lecteurs français l'auteur qui a fait connaître « l'école n° 86 », l'auteur de la « maison en forme de navire », l'auteur de la fameuse chambre à coucher où le prof solitaire connaît un amour débridé en lévitant au-dessus des draps avec la très belle Irina dont il s'éprend... Car on connaît les auteurs par leurs personnages et les lieux qu'ils habitent. En conclusion, j'espère que nous n'avons pas seulement sorti les livres du placard, mais aussi les personnages de leurs livres, pour qu'ils puissent vivre leur histoire aussi dans la tête du lecteur.